

« Énigme de Montréal » – l'exil de Dany Laferrière

« Enigma of Montreal » – Dany Laferrière's Exile

KVĚTUŠE KUNEŠOVÁ [Kvetuse.Kunesova@uhk.cz]
Universita Hradec Králové, République tchèque

RÉSUMÉ

L'article « Énigme de Montréal » – l'exil de Dany Laferrière se veut une analyse des images de Montréal dans les romans de Dany Laferrière où la ville figure tel un lieu d'exil de personnages à forte dimension autobiographique. Dany Laferrière, écrivain québécois d'origine haïtienne, est arrivé à Montréal en 1976. Non seulement dans ses premiers romans aux titres provocants, mais aussi dans les œuvres où il revoit son séjour montréalais, telles que la *Chronique de la dérive douce* et son pendant, *L'Énigme du retour*, il exprime en tant que narrateur-immigrant ses rapports avec la ville de Montréal, ses sentiments cristallisant au cours des années durant lesquelles il essayait de comprendre cette ville si différente de Port-au-Prince qui avait formé sa jeunesse. En premier lieu, chaque immigrant est surpris par un nouvel espace et son caractère physique. En s'adaptant au climat, on s'adapte aux habitudes des gens qui, pour un Haïtien, sont également surprenantes. L'ironie qui est propre au style de Laferrière n'épargne ni la société québécoise ni les défauts politiques ainsi que sociaux de l'époque. Il se moque de « deux solitudes » en y ajoutant une troisième et en soulignant la condition de l'immigrant et du Noir. Laferrière fait se contraster l'ouverture de la ville avec les murs en tant que frontières entre les hommes. Mais Montréal possède également d'autres facettes. La ville est un lieu de culture où l'on peut trouver ses amis et compatriotes de la république des lettres. Cet article a pour but de répondre à la question quelles sont les différentes formes dans la construction du rapport entre l'immigrant et sa ville d'accueil.

MOTS CLÉS

littérature migrante ; Québec ; Montréal ; Haïti ; exil ; intégration

ABSTRACT

The aim of the article « Enigma of Montreal » – Dany Laferrière's exile is to analyze the picture of Montreal in Dany Laferrière's novels where this city is presented as a place of exile of several characters having a strong autobiographic dimension. Dany Laferrière, Quebecois writer of Haitian origin, arrived to Montréal in 1976. Not only in his first novels of provocative titles, but especially in the works where he later reconsiders his stay in Montreal, first of all *Chronique de la dérive douce*, and also the matching novel to it, *L'Enigme du retour*, he expresses his relations towards the city of Montreal as a narrator-immigrant, whose feelings crystallized during the years when he tried to understand the Canadian city, so different from Port-au-Prince, his native town that had influenced his young age. In the beginning of exile every immigrant is surprised by a new space and its physical character. Everything is so different for an immigrant coming from Haiti – the adjustment to the climate is connected with the adjustment to a new culture and people's habits. Laferrière's ironical style and his satirical pictures target Canadian society

criticizing its political and social problems. He is laughing at the two solitudes adding a third one, that of a black immigrant. Laferrière points out contrasts between the open character of the city with walls and barriers between people. Nevertheless, the city of Montreal has even another face. It's a city of culture and the immigrant can find there friends and compatriots of the republic of literature. The only way how to live in this city is to adjust and build relations with the new, adopted place.

KEYWORDS

migrant literature; Quebec; Montreal; Haiti; exile; adjustment

REÇU 2015-08-31 ; ACCEPTE 2016-06-30

La définition de la littérature migrante est fondée sur un phénomène extra-littéraire : l'écriture des migrants. Or, Daniel Chartier propose, dans son article « De l'écriture migrante à l'immigration littéraire : perspectives conceptuelles et historiques sur la littérature au Québec », toute une gamme de distinctions, de différentes formes de migrations et, par conséquent, de types d'écritures : ethnique, immigrante, migrante, diasporique, littérature d'exil, d'immigrants. Le terme « littérature migrante » peut néanmoins avoir également une autre acception : un récit migrant serait celui dont les thématiques relèvent de l'errance, de l'exil, du métissage ou de l'hétérogène.

Les textes migrants qui sont au centre de notre attention rentrent toutefois dans les deux acceptions. La troisième acception s'y prête cependant aussi : celle où la migration atteint l'identité même en causant un éclatement de celui-ci.

L'histoire du terme est notoirement connue. L'expression « littérature migrante » apparaît en 1986, attribuée à Robert Berrouët-Oriol qui l'a fait entrer dans le domaine de la critique et de la théorie littéraire par le biais de son article « L'effet de l'exil » publié dans *Vice versa*. Dans son essai *Écologie du réel*, Pierre Nepveu affirme en 1988 que « la migration » contrairement à l'immigration insiste sur le déplacement plutôt que sur la fixité du point de départ ou d'arrivée. Avec ce terme on souhaite alors désigner l'autre sans l'enfermer dans l'étrangeté.

L'étude de la territorialité et de la mémoire permettent de situer dans la catégorie des écritures migrantes l'œuvre du romancier haïtien Dany Laferrière. Pour rappeler quelques données biographiques : de son vrai nom Windsor Kléber Laferrière, il est né le 13 avril 1953 à Port-au-Prince. Il a passé son enfance à Petit-Goâve, chez sa grand-mère, et à onze ans, il a rejoint sa famille à Port-au-Prince. Après ses études, devenu journaliste, il a travaillé pour le journal *Le Petit Samedi Soir* et pour *Radio Haïti-Inter*. Quand son ami et collègue, Gasner Raymond, a été assassiné le 1^{er} juin 1976 par les Tontons Macoutes, gardes du dictateur Duvalier, Laferrière a décidé d'émigrer au Canada.

Installé à Montréal, il a dû faire face à tous les obstacles auxquels se heurtent les immigrants. Dans ses maintes œuvres, dont l'ensemble porte le titre « série américaine », il retourne aux débuts de son séjour à Montréal, où il a dû travailler comme ouvrier et a connu la vie misérable des immigrants, du fait de son statut d'étranger et de son statut racial.

En 1985, Laferrière a réussi à publier son premier roman à titre provocateur, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Il a également continué ses études à l'Université du Qué-

bec à Montréal. Entre 1990 et 2002, il a vécu à Miami avec sa famille. Comme il l'a expliqué à Pascale Navarro dans le cadre d'une interview publiée dans l'hebdomadaire *Voir* en mars 2000, son « territoire », qu'il appelle autrement son « présent », part de Petit-Goâve et rejoint Montréal, puis passe par New York, Miami et Port-au-Prince, puis revient à Miami, et à Montréal, et tout cela se déroule « en Amérique ». À partir de 2002, il s'installe de nouveau à Montréal qu'il désigne comme la ville de son esprit : « Port-au-Prince occupe mon cœur, Montréal ma tête, Miami mon corps. » (Laferrière 1996 : 18–22) Il serait convenable d'ajouter que, le 12 décembre 2013, Laferrière a été élu à l'Académie française. Le 23 avril 2014, la ville de Montréal nomme cet auteur, déjà lauréat du Grand Prix du livre de Montréal de 2009, « Citoyen d'honneur » pour son roman *L'énigme du retour*.

Or, Montréal figure non seulement dans l'œuvre de Laferrière, mais également dans sa vie et sa carrière d'écrivain. Nous avons essayé d'analyser certaines de ses œuvres pour déchiffrer le mystère de son attachement à la ville qu'il appelle parfois « ville sacrée » (Duclos 2015). Ceci dit, la raison d'appeler cet article « énigme de Montréal » est transparente, d'autant plus qu'elle représente une allusion souhaitée au roman de Laferrière *L'Énigme du retour*, où le narrateur reconsidère l'émigration au Canada et notamment son retour en Haïti. Si le retour d'un émigré est toujours l'un des actes les plus douloureux de l'émigration et souvent impossible, comme remarque Jean-Louis Joubert,¹ il s'agit dans l'œuvre de Laferrière d'un processus énigmatique et pourtant possible. Or, nous allons nous concentrer sur les étapes précédentes, à savoir son séjour en exil : l'immigration et l'intégration auxquelles il revient dans toutes les oeuvres de la série dite américaine. Le milieu urbain montréalais y joue un rôle prépondérant.

Dans notre analyse, on suivra trois axes majeurs : celui de l'espace, celui de la mémoire, et celui de l'identité. Elle sera basée notamment sur l'œuvre publiée en 1994, *Chronique de la dérive douce*, qui résume les attitudes de l'auteur vis-à-vis de Montréal, la ville liée à sa carrière d'écrivain.

1. La conquête de la ville

Il sera cependant intéressant de s'arrêter au premier roman de Laferrière pour quelques remarques concernant cette ville. Montréal y figure en tant que ville d'adoption de deux immigrés haïtiens, Bouba, « fou du jazz » et Vieux, qui essaie d'écrire un livre sur leur vie d'immigrants. L'occupation favorite des deux amis est de séduire des filles blanches, la conquête de l'Amérique retrouvant ainsi une image parodiée. La ville de Montréal sert de scène pour les exploits héroïques des deux amis qui se rendent compte à chaque pas de leur statuts d'immigrés et de noirs. La question raciste est pourtant souvent hyperbolisée pour produire une raillerie, par exemple au moment où ils se plaignent du fait que les noirs ne sont plus en vogue parce que leurs positions ont été prises par les immigrants asiatiques. Les oppositions noir et blanc, pauvre et riche, ne sont pas seulement représentées par la couleur de la peau des habitants, il est également possible de tracer dans le roman une géographie sociale de la

1 « Cette culture immigrée procède des trois impossibilités : celle de prolonger ailleurs et sans altération la culture du pays d'origine, celle de s'intégrer sans douleurs dans la société d'accueil et celle de retourner, comme si rien ne s'était passé, dans le pays des parents » (Joubert 2008 : 76).



ville. Le carré Saint-Louis où les deux amis habitent, les rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, s'opposent aux quartiers des gens aisés, domiciles de jeunes filles blanches, anglosaxonnes, protestantes. Celles-ci deviennent les cibles préférées des attaques érotiques des Haïtiens. Dans son article « La fictionnalisation de la négritude dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière : ses au-delà et ses limites », Mounia Benalil remarque que les personnages des noirs considèrent avoir le même degré social que les Québécois qui sont également opprimés par les blancs, les anglophones. La question de la négritude dans les premiers romans de Laferrière, étudiée par Sherry Simon, trouve une définition non raciale : « Le Nègre ne se définit jamais par rapport à une origine précise, mais plutôt par rapport à une série de discours (post-militants, ironiques) qui sollicitent la complicité du lecteur » (1992 : 54-55).

Dans le roman en question, il y a quand même maints passages où l'on se rend compte de la permanence de l'opposition noir-blanc qui hante la pensée des protagonistes.

« Existe-t-il une psychanalyse possible de l'âme nègre ? N'est-ce pas, véritablement, le « Continent noir » ? On pourrait comprendre le déchirement du Nègre qui veut à tout prix devenir Blanc, sans couper avec ses racines ? Connaissez-vous un Blanc qui désire, ainsi, de but en blanc, devenir Nègre ? » (1985 : 84). Toutefois, il est vrai que la mémoire des racines africaines est effacée ou ridiculisée. Au contraire, l'intégration est considérée être la seule voie possible dans la ville cosmopolite.

Le ton ironique et parodique des premiers romans de Dany Laferrière cède à d'autres manières d'énonciation dans la *Chronique de la dérive douce*, publiée en 1994. Au niveau stylistique, le livre est particulier grâce aux passages prosaïques entrecoupés de courtes séquences de vers exprimant la pensée fragmentaire du narrateur homodiegétique. Le caractère autobiographique de cette œuvre est dominant.

2. Montréal

L'image de la ville de Montréal est ambiguë et la force avec laquelle elle subjugué les nouveaux venus est énigmatique.

La *Chronique* commence par l'arrivée du narrateur à Montréal en 1976. Le narrateur, jeune homme de 23 ans comme l'auteur lui-même, utilise le présent pour renforcer l'authenticité. La datation et la localisation sont des attaches à la réalité référentielle.

Une dimension essentielle du texte est le rapport du personnage à l'espace. L'environnement matériel et culturel du personnage peut servir de miroir à la restructuration de son identité. La construction de l'espace s'effectue d'abord par une comparaison des lieux, voire une construction antithétique de deux espaces culturels. Les deux espaces géographiques représentent des polarités du spectre culturel, mais aussi climatique, le Sud et le Nord, le chaud et le froid, la campagne et la ville. Le rapport à l'espace public ou privé est l'une des antithèses initiales. Chaque territoire ayant son code culturel, le Canada est associé à la liberté et à la possibilité des choix individuels.

3. Le labyrinthe

Dans la *Chronique* de Laferrière, l'espace de la ville choque à la première rencontre par sa grandeur et son caractère qui implique tous les domaines sociologiques (architectural, économique, social, politique, psychologique, linguistique).

Les métaphores que le narrateur utilise sont pourtant atemporelles : Babylone et Sodome. Babylone évoque le chaos sans nuance péjorative tandis que Sodome dénonce le niveau moral des habitants, elle renvoie à la décadence, sans pourtant prévoir une destruction. L'élément humain, qui symbolise l'accueil de la ville, est également surprenant : le chauffeur de taxi est aimable vis-à-vis de l'immigré à tel point que celui-ci voit en lui une divinité de la religion traditionnelle haïtienne, le vaudou. Il a l'impression que Legban, un dieu bon et généreux du panthéon vaudou, le protège même au-delà des frontières de son île natale. La divinité s'impose pour introduire le jeune homme dans le nouveau pays, bien que celui-ci soit un pays catholique. Chez Laferrière, les idéologies se mêlent de façon amusante.

Montréal s'attaque aux nouveaux-venus jusqu'à produire une impression de labyrinthe, notamment par son espace souterrain où il est difficile de s'orienter. Chez un Haïtien, la désorientation évoque une image de la jungle :

Alors que je ne suis qu'un pauvre hère
qui commence à peine à se repérer
dans cette nouvelle jungle. (CDD 64)

4. La confrontation au niveau de l'espace

L'exil d'un individu prend souvent des formes telles que la solitude, l'isolement et le silence. Ce statut entraîne une intériorisation chez le narrateur qui se tourne vers ses pensées et ses souvenirs. Les souvenirs font revivre un autre espace, celui du pays d'origine qui, actualisé de cette façon, possède toutes les couleurs et formes jusqu'aux moindres détails. Haïti est un pays de couleurs, le Canada ne l'est pas. Une autre antinomie importante est alors articulée dans le récit : celle qui oppose les couleurs d'Haïti à la couleur neutre du Canada.

Le territoire canadien, par sa dimension, est incomparable au territoire haïtien. Or, bien que l'étendue du paysage soit surprenante, l'immigré est cependant plus étonné par la grandeur de la ville. Montréal, le centre de l'immigration haïtienne, représente un vaste espace urbain. Un des aspects permanents de l'espace canadien est également la vitesse effrayante qui sert à le traverser : « Tout est rapide ici sauf la mort » (CDD 173).

Le climat tropical du pays d'origine s'oppose au climat froid canadien. Le narrateur introduit dans ses réflexions les paroles de la chanson de Gilles Vigneault, *Mon pays*, de 1965 : « Mon pays n'est pas le pays, c'est l'hiver » (CDD 177). Aux yeux d'un Haïtien, l'hiver est une anticipation de la mort parce que la nature est condamnée à l'immobilité. Le narrateur est choqué en observant les arbres en hiver parce qu'il n'a jamais vu d'arbres sans feuilles, sauf s'ils sont morts. La symbolique de la mort est généralisée : « il me semble que c'est la forme que prend la mort pour manifester sa présence parmi nous » (CDD 148). Le narrateur est frappé par la succession

des saisons et d'autant plus par le fait que les gens soient adaptés à ce rythme, à « vivre l'enfer de l'hiver pour pouvoir se réjouir de la fièvre du printemps » (CDD 182). L'ironie du narrateur va jusqu'à appeler son pays d'adoption « un frigidaire où il vit avec six millions d'habitants » (CDD 152).

5. Les ressemblances

L'énigme de la ville réside cependant également dans les ressemblances, les phénomènes qui lient les deux espaces, Haïti et Montréal.

C'est la civilisation qui change tout : si le narrateur essaie de ne pas voir ses manifestations, il peut penser que les deux villes, Montréal et Port-au-Prince, se ressemblent en quelque sorte, comme il dit, parce que le soleil et le ciel sont les mêmes à midi. Ainsi, les phénomènes universels sont pareils, tandis que c'est au niveau de l'approche individuelle et subjective qu'on constate des différences : les sensations et les émotions que la ville provoque diffèrent de celles qu'entraîne la mémoire, autrement dit, qui sont liées à l'espace d'origine :

D'une certaine façon, ce pays
Ressemble au mien. Il y a
des gens, des arbres, un ciel,
de la musique, des filles,
de l'alcool, mais quelque part
j'ai le sentiment que c'est
totalement différent sur
des points très précis : l'amour
la mort, la maladie, la colère,
la solitude, le rêve ou la jouissance.
Mais ça n'est qu'une intuition. (CDD 19)

On voit donc dans ces lignes qu'en majorité les motifs liés à l'espace d'origine relèvent d'une thématique quasiment existentielle concernant ses rapports envers l'autre.

6. Les habitants de la ville

En comparaison avec Port-au-Prince, Montréal est une ville du Nord sans noirs, remarque le narrateur (CDD 33). Montréal le surprend par son caractère de division. Il lui semble que la solitude a deux visages dans cette ville. Les habitants francophones sont séparés des habitants anglophones, constate-t-il en allusion à l'œuvre de Hugh MacLennan, *Two Solitudes* :

La ville coupée en deux langues
Si proches qu'elles s'opposent
Comme un baiser interrompu
Pire que le mur, c'est son absence. (CDD 20)

La métaphore du baiser et celle du mur renvoient à la division de la ville. C'est une prison à deux, bien qu'il n'existe pas de murs ou frontières. Ce contact froid de deux solitudes retrouve son pendant dans les relations sociales des Canadiens : ils préfèrent la vie privée, protègent leur territoire et maintiennent les distances entre eux. Cette approche produit une ambiance particulièrement différente de celle à laquelle le narrateur était habitué en Haïti, pays de contacts humains chaleureux.

7. Le rêve américain

Chaque émigré croit que le nouveau pays sera meilleur que le pays d'origine, parce que, en quelque sorte, il est à la recherche d'une utopie. Le narrateur laferrière trouve cependant que la misère n'est pas liée uniquement à la dictature. Les Haïtiens sont étonnés que la pauvreté soit également possible au Canada et que, pour gagner sa vie, il faille travailler dur et de façon disciplinée : par exemple, il faut se lever tôt le matin pour aller au travail. Le rêve américain s'efface rapidement, et en plus, c'est définitif, remarque le narrateur, l'immigrant n'est pas un touriste.

Le conflit entre la ville et la communauté immigrante se reflète également dans le contraste des couleurs blanche et noire, cette fois-ci avec une symbolique sociale.

Dès qu'il y a plus de dix Noirs
 Dans une zone, on appelle ça
 Un ghetto.
 Dès qu'il y a plus de dix mille Blancs,
 On appelle ça une ville. (CDD 72)

8. L'exil

Des changements rapides d'attitude et de ton sont caractéristiques de ce narrateur immigré qui passe dans son discours des questions existentielles à l'ironie, et de la critique à une impression esthétique. Il se réjouit par exemple en regardant les arbres couverts de glace dans une nuit hivernale ce qu'il vit comme évocation du monde merveilleux... (CDD 157).

Cependant, la glace et le froid représentent aussi une prison, un enfermement. C'est pourquoi l'île natale apparaît en contraste dans les rêves de l'immigré qui hait l'hiver canadien et sa petite chambre montréalaise. L'emprisonnement par le froid, ainsi que celui causé par l'espace réduit de sa chambre, ont pour résultat de nier la grandeur et l'ouverture de l'espace canadien.



9. L'imagination et la mémoire

L'imagination actualise le pays d'origine et l'immigrant essaie de se voir à Port-au-Prince. Il est frustré parce qu'il ne peut pas être là et, simultanément, à Montréal. Un motif particulier est représenté par l'orange que le narrateur épluche. Celle-ci remplit sa vision, sa pensée et son imagination à tel point que les autres images sont effacées. L'orange, qui symbolise un paysage du Sud enivre le narrateur par son parfum et son goût en procurant une sensation du bonheur. Les souvenirs d'Haïti se ternissent vis-à-vis du fruit réel.

De nombreuses études ont fait état de la question de la mémoire dans les écritures migrantes. La position de la mémoire dans la construction de l'altérité et de l'étrangeté est, selon Pierre Ouellet, « une identité narrative qui montre comment le sujet se situe par rapport aux autres et à lui-même dans le temps et dans l'espace réels ou imaginaires à travers ses perceptions et ses remémorations ou ses oublis et ses aveuglements » (2002 : 1). La mémoire, dans l'écriture migrante, est le plus souvent une mémoire défectueuse, défaillante. La sélection mnésique révèle la volonté du narrateur de s'adapter au pays d'adoption.

L'immigrant refuse de se plonger dans les souvenirs, il les nie parce qu'il veut cesser de rêver en vain, il désire s'intégrer. Le passé l'emprisonne, ligote sa conscience, s'impose dans le présent et cause sa désorientation (CDD 35).

Les souvenirs font également revivre l'histoire d'Haïti, qui fait partie de la mémoire collective des Haïtiens. Le narrateur rappelle l'esclavage et le racisme, ainsi que les traumatismes récents et actuels (CDD 152).

10. L'identité entre deux mondes

La simplicité apparente des oppositions que nous avons mentionnées ci-dessus devient complexe dans l'espace interstitiel. La frontière séparant les perceptions dichotomiques de l'espace chez l'immigrant devient mobile. Elle cesse d'être une limite et devient lieu du passage. Cet entre-deux prend forme et devient une matière sur laquelle le migrant peut projeter son identité. L'entre-deux est alors perçu comme une manière d'habiter la distance (pour employer le terme de François Paré) et la différence. On n'est pas loin du terme de Bhabha qui considère le tiers espace – The Third Space – comme une possibilité de reconstruire son identité. La particularité de cet espace est qu'il ne sert pas seulement à cette transition temporaire, il se modifie avec le sujet migrant. Le migrant habite l'entre-deux.

L'identité du narrateur autodiégétique de la *Chronique de la dérive douce* se trouve entre deux mondes, ni ici, ni là :

J'ai quitté là-bas
Mais je ne suis pas encore d'ici. (CDD 205)

Dans la *Chronique*, on peut suivre les premiers pas de l'immigrant à Montréal et son intégration progressive dans la société canadienne. Le jeune homme à qui rien n'appartenait au début de son séjour, lui-même, il n'appartenait à nulle part. Il y avait cependant un avantage, toute la ville était à lui :

Quand tu n'as pas
D'adresse,
C'est toute la ville
Qui t'appartient. (CDD 196)

Plus tard, au moment où il commence à se sentir chez lui à Montréal, il perd ce sentiment de liberté absolue dont il regrette l'illimitation et l'ouverture. Le mouvement de la conscience sur l'axe de l'avoir passe de l'appropriation de la ville à la recherche d'un espace privé. Ce mouvement est parallèle à celui qui se produit sur l'axe de l'être. L'immigrant se familiarise avec la ville d'adoption, d'une part en tant qu'un individu, mais, d'autre part, son expérience dépend de l'autre, des rapports humains.

Il partage le destin de l'étranger avec les autres immigrants (CDD 21–23), en réfléchissant à son statut dans la société canadienne dont il présente la hiérarchie : l'ancien maître, le porteur d'eau, l'immigrant (CDD 20). La question sociale va avec la question raciale (CDD 138). Pour la diaspora haïtienne, c'est un thème lié à leur histoire nationale, dont les chapitres rappellent l'esclavage et la souffrance des noirs (CDD 152). Le narrateur a une méthode rationnelle qui l'aide à faire face au racisme à Montréal :

Ce n'est que
Vers la fin d'octobre
Que j'ai appris cette vieille règle,
Ne jamais te plaindre du racisme
Si tu ne veux pas être perçu
comme un être inférieur. (CDD 140)

Il énumère ce que l'immigrant doit faire pour s'adapter :

Je dois dire qu'on ne mange pas
La même nourriture,
Qu'on ne s'habille pas
De la même manière,
Qu'on ne danse pas aux mêmes rythmes,
qu'on n'a pas les mêmes odeurs,
ni les mêmes accents,
et surtout qu'on ne rêve pas
de la même façon,
mais c'est à moi de s'adapter. (CDD 205)

Sa propre identité est problématique dès le début. Il a l'impression que tout a changé autour de lui, or lui, il reste toujours le même. Il se compare à Samsa, protagoniste de *La métamorphose* de Kafka, le personnage qui se transforme tandis que les autres et le milieu restent pareils (CDD 51). Or, de façon semblable, l'immigrant doute de soi, de son identité. Quand il regarde son image qui se reflète dans une fenêtre de métro, il ne se reconnaît pas (CDD 108).



Il voit son existence de façon ambiguë : d'une part comme un pauvre qui ne s'oriente pas dans la nouvelle jungle (CDD 64), d'autre part comme « un prince » qui est temporairement sans domicile (CDD 55).

L'adaptation à l'exil a réussi au moment où le jeune homme a cessé de regarder la ville comme une ville étrangère (CDD 207). On peut y voir une habitation psychique de l'espace et une manifestation de son aspect anthropologique.

Le lieu où l'immigré se sent absolument libre est la librairie, parce qu'il y a des camarades, écrivains comme lui. Quand la librairie Québec-Amérique (CDD 72) est définitivement fermée, il a une impression de destruction de la culture, d'endurer la situation vécue par les intellectuels grecs après l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie (CDD 72). Les attaches du narrateur au milieu littéraire mènent au sentiment que celui-ci peut remplacer la patrie et les amis. Le monde de la littérature atteint ainsi un autre sens en éclipsant le monde réel. Montréal devient le centre de ce monde, comme c'était le cas d'Alexandrie aux temps de l'hellénisme.

Les rapports intertextuels que nous avons déjà mentionnés concernent également une allusion au mouvement de la Négritude : le narrateur est embarrassé et incertain en voulant ouvrir *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, parce que son retour en Haïti lui semble aussi éloigné et improbable que la mort (CDD 207).

Au bout d'un an, l'immigrant considère son exil montréalais de façon différente qu'à son début. Son intégration a réussi : d'où vient le jugement optimiste vis-à-vis de l'exil de ce héros individualiste stendhalien², qui ne diffère pas de celui de l'auteur même.

Le livre se clôt sur la décision du narrateur de changer sa vie et de devenir écrivain. La littérature peut métamorphoser l'homme et représenter sa nouvelle patrie. Ses amis écrivains l'ont aidé à devenir comme eux, un citoyen de l'État de la littérature (CDD 208)³ Il serait possible de considérer ce processus en tant que changement d'espace où s'inscrit son identité : selon Bhabha l'espace de la vue cède à l'espace de l'écriture.

D'ailleurs, pour Simon Harel, la littérature peut devenir un abri, un temple, « un sanctuaire » qui protège au moins pour un certain temps et fait oublier la souffrance.

L'image de Montréal chez Laferrière est composée alors d'une mosaïque de regards de l'immigré. Montréal prend la forme d'une ville tantôt cosmopolite, culturelle, bienveillante et belle, tantôt effrayante par l'isolement, l'hostilité, la misère et le racisme qu'elle peut procurer.

11. Conclusion

Pour conclure, on peut donner encore une fois la parole à Laferrière qui affirme que l'émigration est la dernière aventure de l'humanité : « Quitter son pays pour aller vivre dans un autre pays, dans cette condition d'infériorité, sans pouvoir retourner au pays natal, me paraît la dernière grande aventure humaine » (CDD 205–206).

2 Ursula Mathis-Moser remarque que Dany Laferrière se considère « très Stendhal » en citant Fabrice del Dongo, de Stendhal, et Lucien de Rubempré, de Balzac, parmi ses héros favoris.

3 « Dany Laferrière : Chronique de la dérive douce », est une interview inédite, publiée pour la première fois sur *Île en île* avec la permission de Ghila Sroka. Par la suite, il est publié dans *Conversations avec Dany Laferrière* (Sroka 2010).

Les livres de Dany Laferrière parlent donc de cette aventure en exposant ses sentiments envers l'exil, et par conséquent, envers la vie et le monde. Selon Ursula Mathis-Moser, il refuse le clivage entre la réalité et l'imaginaire, il préfère « mentir vrai » dans le but de créer un réalisme qui pourtant n'hésite pas à dévoiler les différents visages du monde, de l'homme et de soi-même et à les respecter.

Références bibliographiques

- Benalil, M. (2007). La fictionnalisation de la négritude dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière : ses au-delà et ses limites. *Études en littérature canadienne*, 32, 1. <<https://journals.hil.unb.ca/index.php/scl/article/view/5819/10712>>
- Bhabha, H. K. (2012). *Místa kultury*. Praha : Tranzit.
- Certeau, M. (1990). *L'invention du Quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard.
- Den Toonder, J. (2006). Espace littéraire et voyage identitaire dans l'écriture migrante au Québec. Ying Chen, Dany Laferrière et Régine Robin. In Morency, J., den Toonder, J., & J. Lintvelt (Eds.), *Romans de la route et voyages identitaires* (pp. 129–150). Québec : Nota bene.
- Duclos, H. de B. et G. *Sacrée montagne*. <www.nfb.ca/film/sacree-montagne-la-metaphore-de-montreal>.
- Glissant, E. (1996). *Introduction à une poétique du Divers*. Paris : Gallimard.
- Harel, S. (1989). *Le Voleur de parcours : identités et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Le Préambule.
- . (2005). *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ.
- Kyloušek, P., Kolinská, K., Prajznerová, K., Pospíšil, T., Voldřichová-Beránková, E., & Horák, P. (2009). *My-oni-já- Hledání identity v kanadské literatuře a filmu*. Brno : Host.
- Laferrière, D. (1985). *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Montréal : VLB éditeur.
- . (1993). *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal : VLB éditeur.
- . (1996). Un homme à trois morceaux. *Tribune juive*, 13, 18–22.
- . (1997). *Le charme des après-midi sans fin*. Montréal : Lanctôt Éditeur.
- . (2000). *Le cri des oiseaux fous*. Montréal : Lanctôt Éditeur.
- . (2005). *Les années 80 dans ma vieille Ford*. Montréal : Mémoire d'encrier.
- . (2009). *L'Énigme du retour*. Montréal : Boréal.
- . (2012). *Chronique de la dérive douce*. Montréal : Boréal.
- MacLennan, H. (1945). *Two Solitudes*. Toronto, New York and Des Moines : Duell, Sloan & Pearce.
- Mathis-Moser, U. (2003). *Dany Laferrière. La dérive américaine*. Montréal : VLB éditeur.
- Moisan, C. (2008). *Écritures migrantes et identités culturelles*. Montréal : Nota bene.
- Ouellet, P. (2002). *Identités narratives. Mémoire et perception*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- . (2000). Poétique du regard. Littérature, perception, identité. In *Littérature, perception, identité*. Limoges/Québec : Pulin/Septentrion.
- Paré, F. (2003). *La distance habitée*. Ottawa : Le Nordir.
- Simon, S. (1992). La culture en question. In Gauvin, L., & F. Marcato Falzoni (Éds.), *L'Âge de la prose. Romans et récits québécois des années 80* (pp. 51–65). Montréal : VLB.



Sroka, G. (2010). Dany Laferrière : Chronique de la dérive douce. *Conversations avec Dany Laferrière*. In *Montréal : La Parole Métèque* (pp. 37-49). <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/laferriere_derive.html>